Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 19

Artikel: Retour de Cery : sans le chemin de fer d'Echallens
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182293

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Onzième année. N° 19. Samedi 10 Mai 1873.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; —ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Retour de Cery
sans le chemin de fer d'Echallens.

Chi va piano va sano e chi va sano va lontano...

Lausanne, 6 mai 1873.

Tel est l'aphorisme si plein de sagesse par lequel l'aimable *Conteur vaudois*, dans son numéro du 15 mars dernier, terminait une charmante description de l'Asile de Cery, description d'autant plus charmante qu'elle ne revêtait pas ce caractère d'aride vérité, d'exactitude trop mathématique qui gâte souvent les plus belles choses.

Ah, *Conteur*, mon ami, vous ne sauriez croire combien nous autres, *enterpreneurs de bâtisse*, apprécions la profondeur de cet adage que Salomon eût certainement inventé s'il eût connu l'italien, et qui devrait être inscrit en tête de toute charte, de toute Constitution.

Mais revenons à Cery. Dans le numéro précité, vous avez fait miroiter malicieusement, aux yeux d'un public pompier et crédule, l'utilité contre l'incendie d'un immense réservoir en tôle, d'une contenance de quelque chose comme douze mille pots fédéraux, placé au centre du bâtiment affecté à la buanderie.

Erreur profonde. L'eau pour l'incendie vient de plus loin, de plus haut, aura plus de pression.

Non, ô poète! ce vaste cylindre plein d'eau, cette grande mâconnaise, comme vous le dites avec tant d'*humour*, n'a d'autre destination que d'alimenter prosaïquement la cuisine, la buanderie, les bains, les chaudières à vapeur, les appareils d'eau chaude et *tutti quanti*.

N'oublions pas que l'Asile de Cery est une grande communauté de près de quatre cents citoyens et citoyennes, fonctionnaires compris.

Qu'on se représente un de nos villages, ou l'un des quartiers de nos villes, de population équivalente à celle de Cery, et supposons qu'un grand réservoir, subrepticement installé par un des enfants terribles de ce siècle de progrès, vienne alimenter chaque ménage à domicile.

Alors plus de fontaines publiques, plus de ces *bornis* où les commères viennent s'approvisionner à toute heure de ce liquide si précieux, et pourtant si dédaigné parfois du Vaudois, si l'on en croit le chantre des *Aubépines;* plus de ces bonnes causeries autour du goulot gazouillant; plus de ces petits secrets divulgués à voix basse, tout en lavant son linge sale, sur ce qui se passe à la maison, au foyer, dans l'alcôve; plus de ces petits clubs féminins, où des conjurés en jupons jurent de s'unir pour la défense de leurs droits contre des maîtres, des oppresseurs, des tyrans; plus de ces renseignements précieux sur les tendances, les défauts, les peccadilles, les toquades des gens qui se disent pourtant sages; plus de ces cancans savoureux, épicés, qui assaisonnent l'existence, qui vous sortent du terre à terre, qui vous initient enfin à la vie commune.

Eh bien, c'est pourtant bien là un reproche à faire à cet organisme *aquatique* de Cery, et cela pourrait bien faire l'objet de sérieuses observations au sein de nos autorités cantonales.

Après cette petite chicane, ô spirituel *Conteur*, acceptez pour votre jolie description de Cery les remercîments de ceux qui, l'ayant construit, ont eu la sage précaution de prendre sur la ligne d'Echallens un billet de retour.... à pied; et sont impatients d'en user depuis qu'ils ont pu se convaincre que près d'un cinquième des lits nécessaires sont bientôt installés dans l'asile.

Il y aura à Cery, dit la *Suisse illustrée*, avec l'aplomb d'un journal bien renseigné, des pensionnaires, des tranquilles, des agités, des gâteux....? épileptiques, paralytiques, des furieux!!! des dangereux même, quoi d'autre encore, grand Dieu!!!

Eh bien, ami *Conteur*, sachez bien que chez *nous autres* ouvriers de la première comme de la dernière heure, qui avons construit l'asile, il n'y eut jamais ni dangereux, ni furieux. Il se peut qu'à un moment donné, ennuyés de ces tracasseries, inévitables dans « *le batiment* » en général, tels architectes, surveillants, etc., ont pu justifier cette dernière qualification; mais cela n'était, je vous assure, que passager, cela n'avait rien de chronique et ne pouvait justifier en rien le droit de bourgeoisie d'honneur, pas même le permis de séjour dans la communauté.

Au surplus, l'obligation de répondre à toutes les questions, à toutes les exigences de leurs seigneurs et maîtres... du château, aux critiques inconscientes du public, aux attaques de ces publicistes atrabilaires qui en leur qualité de dragons non-ailés, prennent les charges au sérieux, n'eussent-elles pas justifié chez ces prolétaires du tire-ligne un état quelque peu aigu, réclamant des ménagements, un traitement spécial non prévu encore par la psychiâtrie vulgaire?

En fait de gâteux, de paralytiques, d'épileptiques, l'élément constructeur, vraie phalange d'ouvriers, conduite par près de quatre-vingts chefs de haute distinction, s'il vous plaît, architectes, ingénieurs, mécaniciens, industriels, maîtres d'état, etc., etc., n'a produit non plus aucun cas de nature à être signalé, ni à mériter les soins des spécialistes.

Par-ci par-là, assure-t-on, le vin capiteux du père Jaquier, vraie ambroisie des dieux, libéralement et gracieusement versé par Mélie et Eugénie, jeunes bébés pleines d'avenir, a bien pu produire quelque désordre, quelque fugitif gâteux d'un jour.

Peut-être aussi quelque rabot rouillé mal aiguisé, mal emmanché; quelque pinceau livré à lui-même, indécis, altéré; quelque... que savons-nous encore? peuvent avoir paru quelquefois frappés de paralysie — mais là encore, ô *Conteur*, soyez-en sûr, il n'y avait nul symptôme alarmant; cela ne pouvait non plus donner droit de résidence permanente à Cery, mais tout au plus retarder le retour des amis à Lausanne. Quant aux *tranquilles*, nul de ceux qui travaillent dans « le bâtiment » ne put jamais hélas aspirer à cette classe privilégiée; ce n'est pas, paraît-il, le lot du travailleur.

Reste les agités et les pensionnaires. — Inutile de dire qu'aucun des quatre ou cinq cents ouvriers de l'*œuvre* n'a assez de paille en bottes pour prendre place dans ces derniers, et quant aux premiers, aucun non plus n'a présenté à cet égard le moindre symptôme inquiétant.

Quelque haut fonctionnaire, accablé de besogne, aveuglé de paperasses, de dossiers, a bien pu, dans une hallucination momentanée, prendre la cuve du gazomètre pour une turbine et s'en sentir la tête toute tournée, mais c'est là tout, et il faut croire que son mal n'est pas incurable et qu'il pourra continuer à rendre d'éminents services à la société, au pays.

Peut-être aussi, dans l'ordre tout à fait supérieur de l'administration, a-t-on pu observer par moment chez quelque haut personnage quelqu'indice d'agitation, mais, en somme, cela n'était pas réellement dangereux, car l'on sait que c'est de la classe intéressante des *agités* que surgissent le plus de cas curables.

Au surplus, il paraît que de pénibles préoccupations n'étaient pas étrangères à cette espèce de surexcitation accidentelle, à cette fièvre intermittente, si l'on peut dire ainsi.

La grande migration si sagement ordonnée de tous nos établissements d'instruction et de secours publics s'opèrerait-elle sans encombre, à bas prix et conformément à la dislocation inscrite à l'ordre du jour? la flèche de la cathédrale tomberait-elle malgré les rapports rassurants des architectes optimistes? trouverait-on du *pisé* pour les baraques provisoires de l'hospice afin de changer une fois le système de construction dans lequel la routine nous fait persister chez nous, ou bien ferait-on arriver du *pisé* par wagons de la Champagne ou du Lyonnais pour remplacer notre affreuse molasse ou nos éternels cailloux de Meillerie, du dessus desquels le ténébreux et amoureux St-Preux envoyait des baisers âcres à sa Julie adorée? l'Ecole normale pourrait-elle réellement avoir son cantonnement provisoire à la caserne, en attendant son casernement définitif à l'ancienne école de charité? ouvrirait-on réellement un nouveau concours pour les bâtiments académiques? On conçoit que c'étaient là tout autant de questions de nature à préoccuper vivement le père d'un programme aussi gigantesque. Qu'on y joigne la crainte de cette terrible commission de gestion, les perfides diatribes d'une presse maligne et reconnaissons qu'on deviendrait agité à moins.

Voilà, ami *Conteur*, sous peu nous quittons Cery, son site grandiose, ses vertes pelouses, ses beaux ombrages, ses jets d'eau, ses cascades, l'oasis hospitalière du père Jaquier, les jolis yeux de ses fillettes pour regagner gaîment... à pied et bras dessus bras dessous le chemin de notre maisonnette, au son du refrain bien connu :

Mes amis regagnons gaîment
Le chemin, etc.

Nous prendrons garde aux rails tant que nous pourrons. Nous ferons probablement halte devant *Mon retour :* ne fût-ce que pour rendre hommage à cet heureux nom de campagne, si en rapport avec notre allégresse, et... qui sait si l'aimable baron qui l'habite ne nous invitera pas à lui sécher quelques douves pour mieux fêter notre retour, ce qui ne serait pas *de refus*.

Sur ce, ami *Conteur*, recevez les cordiales salutations de nous tous ouvriers et entrepreneurs de bâtisses, — pour vous servir.

La culture des fleurs.

Les végétaux ont les mêmes besoins. La lumière, la chaleur, l'humidité, sont indispensables à tous. Tous ils réclament pour se constituer et fructifier, les mêmes éléments de nutrition : l'azote, le phosphore, la potasse, la chaux, alimentent tout autant les plantes d'ornement que les légumineux de nos champs. Ce que la pratique et la science ont déjà fait pour celles-ci devait nécessairement profiter aux autres.

Telle a été la pensée d'un savant en appliquant les découvertes de la chimie agricole au traitement des plantes d'agrément.

Le terreau qu'on leur met habituellement n'est qu'un fumier quintessencé. L'engrais chimique est mieux encore, c'est l'élément immédiatement assimilable et apte au plus haut degré a servir aux racines sans efforts, sans travail exagéré, travail qui nuit toujours à la beauté de la végétation extérieure et à la perfection des fleurs.

Le docteur Jeannel a fait de remarquables expériences à ce sujet; son salon est une oasis où les plantes verdoient et festoient à l'envi.

La méthode est bien simple : il sert aux plantes l'azote, le phosphore, la potasse, le soufre et le fer à l'état complètement soluble.

Une cuiller à café sert à mesurer la ration hebdomadaire de la plante. On arrose selon les besoins